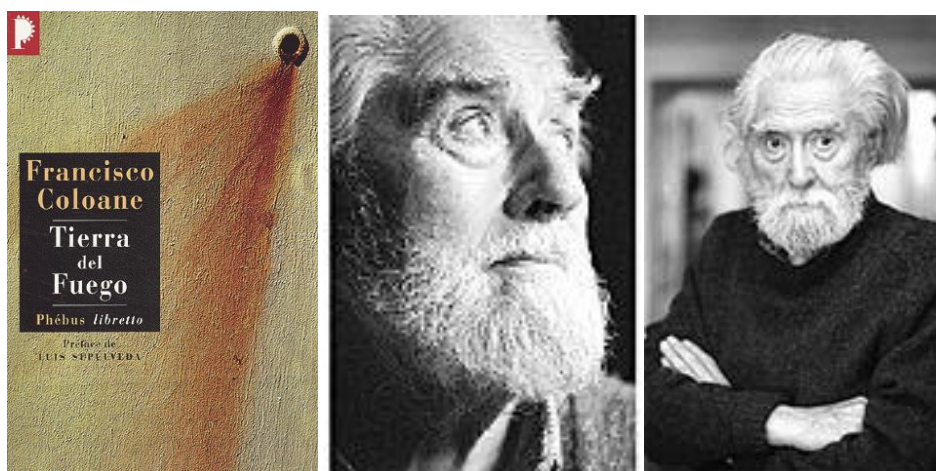




Centre d'échange et de partage inter-générationnel
112 rue Brancion, 75015 Paris
Téléphone : 01 48 28 70 16
e-mail : mix-ages@orange.fr
www.mix-ages.org

Compte rendu du club lecture du jeudi 15 novembre 2012



Première partie : présentation de l'auteur et de son œuvre par Jean-Paul (diaporama) :

Un des grands écrivains chiliens du XXe siècle (1910-2002). Il a décrit la vie des paysans, chasseurs et surtout des marins du sud du Chili.

Au Chili, c'est un écrivain de légende que les enfants lisent à l'école, il est en train de le devenir en Europe où il n'a été connu que tardivement, même en Espagne. Sa découverte est due à Alvaro Mutis, l'écrivain colombien et à François Gaudry, son traducteur. En France, ce sont les éditions Phébus qui ont pris le risque en 1994 de publier des recueils de nouvelles d'un auteur inconnu.

Il n'a écrit que 7 ouvrages, mais ses récits d'aventure à la fois épurés et lyriques le font comparer à Jack London, à Jean Giono ou à Joseph Conrad.

« Vagabond solitaire, il a été péon (ouvrier agricole) d'estancia, châtreur de moutons (avec les dents, naturellement !), dépeceur de baleines, marin... aux portes du cap Horn, avant de devenir... le plus grand écrivain du Chili » Luis Sepulveda.

Il est né en 1910 à Quemchi, petit port de pêche sur la grande île des Chiloé, dans le sud du Chili. Son père avait été chasseur de baleines et capitaine d'un remorqueur. Il est mort alors que Francisco avait 9 ans. En 1923, il accomplit son premier voyage sur l'océan pour rejoindre Punta Arenas, presque à 2000 Km à l'extrême sud du pays. Il s'y installe avec sa mère et étudie quelques années dans un séminaire.

« À seize ans, quelques années après avoir perdu son père, capitaine baleinier, et un an avant que sa mère ne meure à son tour, il reçut un prix pour sa première nouvelle. Il n'en a pas moins continué

tout au long de son existence, de se frotter à quantité de métier : chroniqueur judiciaire, cartographe, gardien de troupeaux, tondeur de moutons, gabier, explorateur et sauveteur de vaisseaux en péril. Des expériences dignes d'étoffer l'homme et sa littérature. Sur les traces de son père, il s'est aussi engagé sur un baleinier. Mais le spectacle cruel de la mise à mort des cachalots et autres éléphants de mer qui laisse " la mer ourlée de mousse rougeâtre " a fait de lui un farouche adversaire des chasseurs de cétacés.

L'univers littéraire de Coloane n'est pas que marin. On croise dans ses livres des peones (ouvriers agricoles), employés dans estancias (grandes propriétés), des cavaliers solitaires des Indiens injustement spoliés. Au nom de ces pauvres Alakaluf, Tehuelche et Ona, ces semblables " compagnons d'un même lointain, membre de la grande confrérie australe " selon le mot de Sepulveda, Coloane a rédigé d'ardents plaidoyers. » (extrait d'un article de Corinne Chabaud, La vie, 14 octobre 1997).

Alors qu'il a 20 ans, c'est un oncle qui l'invite à découvrir la Patagonie.

« Il m'embêtait toujours avec sa Patagonie. Il jouait de la guitare et chantait des chansons de là-bas. Où est-ce ? lui ai-je demandé un jour. Il a tendu le bras vers une frange de ciel d'un rose magnifique. Quand je suis arrivé là-bas, je me suis senti comme paralysé. Vingt lieues de terres arides bordent la côte atlantique de la Terre de Feu. Tout, là-bas, semble mort; on dirait la naissance ou la limite d'une planète inconnue. C'est pourquoi la lune semble aussi grande et les étoiles aussi proches comme si elles allaient se battre sur nos têtes. Peu de gens triomphent de l'épreuve ; la plupart résistent moins d'un an ou s'en retournent chez eux une côte en moins une épaule démise ou une jambe cassée. Et plus au sud vers Navarino, là où vivent les Yaghans, les gens commencent à voir matin et soir, des lumières bizarres, les courants changent brusquement de direction, les boussoles s'affolent, et les meilleurs marins se perdent. » Francisco COloane (extrait d'un article de Ramon Chao, Le Monde, 11 octobre 1995).

« J'ai écrit la nouvelle *Cabo de Hornos* très malade dans une pension de l'avenue Portales, une pension où beaucoup de gens étaient morts. Un vieillard venait de mourir. J'étais très mal. J'avais beaucoup de fièvre et un ami, José Bosch Busquet, journaliste au Mercurio m'a dit : " Écris une nouvelle, les nouvelles du dimanche, ils paient 150 Pesos au journal ". Un peu plus tard ma nouvelle a été publiée et José m'a rapporté 150 pesos. J'ai pu aller m'acheter les médicaments. "

" J'ai écrit des choses réelles, plus ou moins inspirées de ma vie, de la vie des gens, de ce que j'ai vécu, observé, souffert. J'ai risqué ma peau plusieurs fois, et tout cela est novateur pour la culture européenne, et comporte un certain exotisme. On m'a comparé à Jack London, mais il est bien meilleur que moi ! » (extrait d'un entretien avec l'auteur).

En 1931, il s'engage dans la Marine chilienne. Deux ans plus tard, il est responsable d'un petit navire de servitude (El Intrepido) dans le détroit de Magellan. Puis il voyage à bord du navire-école *Général Baquedano*. En 1946, il participe à la première expédition chilienne en Antarctique pour inaugurer une station météorologique. Autant de voyages qui l'inspirent. « C'est la nature qui m'inspire c'est la vie qui a fait de moi un écrivain ».

La mer n'est pas son seul horizon, En 1936, de retour à Santiago, il reprend son métier de journaliste à *Las Ultimas noticias*. L'année suivante, il est greffier au Tribunal du travail à Punta Arenas. C'est l'époque où il se rapproche de la gauche. En 1938, il adhère au Parti Socialiste marxiste. Plus tard dans les années 1960, il séjournera en URSS et surtout en Chine (où il vit deux ans) sans guère d'esprit critique envers ces régimes totalitaires.

Il est très marqué par la dictature du général Pinochet dans son pays. Plusieurs de ses amis sont assassinés sur ordre de la Junte. « Ecoutez, j'ai vécu un drame intime, c'est lorsqu'ils ont égorgé trois de mes amis Roberto Parada, Manuel Guerrero y Santiago Olate. J'étais ici lorsque j'ai appris la nouvelle, là dans le jardin où il y a une grande pierre avec deux trèfles peints dessus. ils ne savaient

même pas égorger. Si on sait tuer un animal, raison de plus pour savoir égorger un homme proprement, sans cette chose horrible du bourreau qui éventre et se met à vomir en voyant les entrailles, au point qu'il faut qu'un autre achève la victime. Les crimes que Monsieur Pinochet a ordonné et que nous payons toujours, je ne les oublierai jamais. C'est pour moi une bestialité qui ne s'était jamais produite dans l'Histoire, même pendant la conquête espagnole. » (extrait d'un entretien avec l'auteur).

En septembre 1973, c'est Francisco Coloane qui prononce en public, sous la menace des mitraillettes, l'éloge funèbre de son ami Pablo Neruda.

Sa carrière d'écrivain a commencé jeune, mais ce n'est qu'en 1940 qu'il publie son premier roman, *Le dernier mousse de la Baquedano*, devenu par la suite l'un des ouvrages les plus lus en Amérique latine, en particulier par les jeunes.

En 1980, il est élu à la Academia Chilena de Lengua, son discours d'intronisation est un éloge des sociétés indiennes qui survivent dans les terres australes.

Coloane continue de voyager de part le monde. En 1983, il découvre l'Inde. Dans les années 1990, il sera à plusieurs reprises invité en Europe où on le découvre enfin. Il est mort à Santiago du Chili en août 2002.

.

Parmi les œuvres

Le Dernier mousse (Phébus, 1996; Le Seuil, 1998) : le premier roman de l'auteur, paru en 1941 sous le titre *El Último Grumete de la Baquedano*.

Tierra del Fuego (Phébus, 1994; Le Seuil, 1995) : recueil de nouvelles paru en 1963 au Chili. Le titre le plus connu en Europe.

Cap Horn (Phébus, 1994; Le Seuil, 1996) : recueil de nouvelles paru en 1941 au Chili sous le titre : *Cabo de Hornos*.

El Guanaco (Phébus, 1994; Le Seuil, 1997) : recueil de nouvelles paru au Chili en 1981 sous le titre : *El Guanaco blanco*.

Le Golfe des peines (Phébus, 1995; Le Seuil, 1999) : recueil de nouvelles paru au Chili en 1981 sous le titre : *Golfo de Penas*.

Le Sillage de la Baleine (Phébus, 1998; Le Seuil, 2000) : roman paru au Chili en 1962 sous le titre : *El Camino de la Ballena*.

Antartida (Phébus, 1999) : roman paru au Chili en 1945 sous le titre : *Los Conquistadores de la Antartida*.

Le Passant du nouveau monde (Phébus, 2000) : mémoires écrites en collaboration avec Miguel José Varga.

Publié au Chili en 1963, *Tierra del Fuego* se distingue d'un simple recueil de nouvelles à la fois par l'unité du style, par celle des paysages, désolés ou grandioses, qui lui servent de cadre, et par les

thèmes récurrents qui le traversent : histoires de folie et de mort dont le héros innommé est ce Grand Sud qui aimait de tout temps les rêves de l'imaginaire sud-américain. Les personnages qui hantent ce bout du monde sont tous plus ou moins des exilés : gauchos condamnés à peupler de mauvais rêves leur solitude, marins attachés au service de rafiots hors d'usage, insurgés en fuite, contrebandiers, chasseurs de phoques, parias de toutes les nations... sans oublier les Alakaluf et les Yaghan qui furent les premiers habitants de ces terres promises à toutes les désolations, et que le « progrès » a chassés de leur propre Histoire. Les récits qui s'enchaînent et se répondent sont forts comme un alcool frelaté, tragiques comme la vie qui n'a pour se défendre que le renoncement, l'ivresse ou le mal. Aucun « effet » dans ces comptes rendus cruels qui ne se paient pas de mots, tournent résolument le dos aux prestiges du baroque, et dont la simple brutalité vous happe et ne vous lâche plus. On comprend qu'Alvaro Mutis n'hésite pas à voir en Coloane un nouveau Jack London.

Avec projection d'extraits d'émissions de TV :

Francisco Coloane : Cap Horn Un livre, un jour - 30/11/1994

<http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/CPC94009867/francisco-coloane-cap-horn.fr.html>

et Francisco Coloane : le passant du bout du monde Un livre, un jour - 22/06/2000

<http://www.ina.fr/art-et-culture/litterature/video/CPC00007307/francisco-coloane-le-passant-du-bout-du-monde.fr.html>

Deuxième partie : lecture de la nouvelle qui donne son titre à l'ouvrage : Tierra del Fuego : lecture à trois voix (Marcelle, Annie, Jacqueline) .

extraits :

« La défaite talonnait ces trois cavaliers qui traversaient au grand trot la plaine du Páramo.

L'ultime fusillade contre les forces de Julio Popper avait eu lieu sur les rives du rio Beta, et les ennemis de l'opulent chercheur d'or, une soixantaine d'aventuriers de toutes nationalités, s'étaient dispersés, vaincus et décimés.

Certains s'enfuirent vers les lacets de la cordillère Carmen Sylva, ainsi baptisée par Popper lui-même en l'honneur de sa reine roumaine. D'autres s'évanouirent dans les vastes herbages de China Creek et quelques-uns gagnèrent les forêts du rio Mac Lelan, refuge des voleurs de bétail et des derniers Indiens Ona.

Seuls Novak, Schaeffer et Spiro suivirent la côte sud de la Terre de Feu, dans l'espoir de se cacher derrière le sombre piton rocheux du cap San Martín. Ils disposaient encore de quelques balles pour leurs carabines et d'une cartouchière complète de calibre 9 mm pour leur unique colt à canon long. Ces maigres munitions, avec lesquelles ils n'auraient pu affronter une fusillade prolongée, étaient leur dernier espoir. Dans leur cœur de fugitifs, comme dans le vide angoissant de la steppe fuégienne, tout n'était que déroute, fatigue, accablement.

-Tu as du sang sur le pantalon? dit Novak d'une voix étrangement affectueuse, en désignant du doigt la jambe droite de Schaeffer.

- Oui, je sais, répondit froidement Schaeffer levant ses yeux bleus vers le ciel lourd, comme un oiseau qui étire le cou avant de prendre son envol.

- Une balle ? interrogea Spiro.

- Non, une merde de guanaco ! proféra Schaeffer avec rage.

- Il vaudrait mieux regarder, dit Novak ralentissant le trot de son cheval.

- Regarder quoi ?

- La blessure, répliqua l'ex-sergent allemand, retrouvant le ton de l'officier qui se préoccupe de l'état de sa troupe.

- Ce n'est rien, continuons ! lança Schaeffer en éperonnant sa monture.

Cosme Spiro lui jeta un regard méfiant et éperonna lui aussi son cheval pour prendre la tête du trio.

Le vieux Schaeffer leva de nouveau la tête vers le ciel. Plus que les élancements de la blessure, c'était l'hémorragie qui le tourmentait ; chaque fois qu'il appuyait le pied sur l'étrier pour suivre le rythme du trot, il sentait une onde liquide sourdre de sa blessure et se répandre en une angoissante tiédeur le long de sa jambe jusqu'à sa botte qui peu à peu s'imprégnait de sang.

De la main droite posée sur sa vieille carabine allemande à canon scié, il pesait sur le pommeau de la selle pour tenter d'alléger la pression de son pied sur l'étrier ; mais c'était inutile, l'onde tiède continuait de s'écouler avec une épuisante régularité, se répandant insidieusement sur la peau et s'infiltrant dans la botte. Alors, tel un oiseau blessé, Schaeffer tendait le cou, non pour implorer le ciel, mais pour lancer un chapelet de malédictions à la face de Dieu qui l'avait entraîné dans cette pitoyable aventure.

- Qu'est-ce qui m'a pris de me battre contre Popper ! murmura le vieux entre ses dents, alors qu'il me traitait comme un compatriote, moi qui ne suis qu'un misérable Hongrois échoué sur ces côtes.

De temps en temps, tel le flux tiède et surnois du sang, surgissaient dans son esprit des souvenirs fugaces de ses aventures auprès du riche chercheur d'or du Páramo. C'est ainsi ; la douleur et l'approche de la mort font défiler les images de la vie.

Il se souvint de sa première rencontre, dans un bar de Punta Arenas, avec cet officier ivre qu'il avait pris pour un lieutenant de l'armée austro-hongroise ? Il s'appelait Novak ? et chevauchait maintenant à ses côtés, accablé par le poids de la défaite ! Popper l'avait nommé commandant de sa garde personnelle, à laquelle il avait imposé l'uniforme militaire austro-hongrois, ainsi qu'à sa police du Páramo, dont les armes et l'allure martiale faisaient régner l'ordre parmi les travailleurs et les indigènes.

Novak avait payé les boissons avec une étrange pièce de monnaie que le patron du bar posa sur une balance à or avant de l'accepter. Elle pesait exactement cinq grammes, frappée côté pile d'un grand 5 barré du mot grammes et bordée de l'inscription " Lavoires d'or du Sud " ; côté face : " Julio Popper : Terre de Feu ? 1889 ". »

Sans l'aimable autorisation des éditions Editions Phébus., © Editions Phébus 2009.

« Les hommes australs que j'avais connus autrefois étaient en général des individus peu causants, d'aspect rébarbatif, et c'était seulement après avoir gratté minutieusement la cuirasse de leur personnalité qu'apparaissaient les natures communicatives. Je me souviens particulièrement de l'un d'eux. Un homme très grand et corpulent, chevelure rebelle et barbe blanche, qui après avoir été peón d'estancia, châtreur de moutons, contremaître, puis marin sur le bateau-école Baquenado et enfin baleinier, a fait une pause dans ses courses sur les mers australes pour devenir le plus grand écrivain du Chili. Il s'appelle Francisco Coloane, il doit avoir environ quatre-vingts ans et, chaque fois qu'un ami lui rend visite, il l'emmène naviguer sur les canaux et les mers du Bout du Monde. »

Luis Sepulveda

Jean Paul Crest

01 4828 7985

06 2111 4186

jeanpaul.crest@free.fr